305. Val-Richer, Vendredi 1er novembre 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

Discours autobiographique, Discours du for intérieur, Enfants (Benckendorff), Famille Benckendorff, Famille Guizot, Finances (Dorothée), Histoire (Etats-Unis), Histoire (France), Mandat local, Relation François-Dorothée

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1839-11-01
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°315/312

Information générales

LangueFrançais
Cote777, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3
Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
305 Du Val. Richer Vendredi 1er Novembre 1839
8 heures

Nous voilà dans le bon mois. En 1815, à Gand, Louis 18 sortant de son cabinet et traversant le salon, le matin même du jour où il répartit pour rentrer en France me disait : " Eh bien M. Guizot, nous voilà du bon côté de la glissoire. " J'aurai certainement, à vous retrouver, plus de plaisir que lui à reprendre la route de Paris. Que de joies différentes en ce monde, comme de douleurs ! J’en ai connu de toutes sortes ; et bien décidément c’est de l'affection que viennent les plus vives, les seules qui aillent toucher jusqu'au fond de l'âme, & l’ébranlent, et la satisfassent toute entière.

Je partirai le 13. Il n'y a pas moyen de presser davantage, ma mère. Je serai à Paris le 14 pour dîner, et je vous verrai dans la soirée. Il fait aujourd'hui un temps affreux, le vent, la pluie, le froid. Il fera beau, le 14. Je voudrais qu’il fit beau après-demain. J’ai tout mon Lisieux à déjeuner. Ce sont mes adieux. J’ai refusé absolument leurs dîners, leurs parties de campagne, leurs toasts. Ils m'auraient donné dix rhumes. Ils auront les primeurs de Ma route neuve. Elle est finie. On la livre dimanche matin à la circulation. Il ne me reste plus à faire qu’une avenue de la route à ma porte. On la fera cet hiver. L’entrepreneur me la promet pour le 15 avril prochain. Que les plus petites choses sont lentes quand il faut créer !

J’ai envie de quelque chose de M. de Bacourt. Je me crois sûr qu’il a entre les mains, je ne sais comment tous les papiers du comte de La Marck, (d’Aremberg) l’ami intime de Mirabeau et à qui Mirabeau laissa en mourant presque tous les siens, les plus confidentiels. Je voudrais bien voir, ces papiers. Je suis dans Mirabeau jusqu'au cou, par curiosité après Washington. Croyez-vous que je puisse demander à Mad. de Talleyrand de demander cela à M. de Bacourt ? Est-ce convenable ? Ou faut-il que je m'adresse directement à M. de Bacourt ?

10 heures
Votre lettre à votre frère est à merveille, très douce et très ferme, très précise. S'il a, comme j'en ai peur, oublié ou abandonné vos intérêts sur les points que vous touchez, il en ressentira quelque embarras... si quelque embarras est possible. Je n'hésite pas quant à vos fils, d'après ce que vous avez écrit à votre frère, vous devez attendre sa réponse avant de partager le capital. Vous vous le devez à vous-même. Je suis un grand partisan de la consistency. Si vous aviez renoncé à toute observation, il faudrait vider sur le champ l’affaire du capital. Mais vous avez voulu rappeler votre droit méconnu, constater du moins qu'on l’avait méconnu. Le capital est votre seul moyen d'action. Il faut le retenir jusqu'à ce qu’on ait répondu à vos observations, soit pour les accueillir quelque peu, soit pour vous dire nettement. que vous êtes liée par l’arrangement, et que vous ne devez attendre rien de plus. A votre place j’écrirais tout simplement cela à Alexandre. Mais comme ce sera Paul qui répondra par Alexandre, je comprends votre crainte de réponse inconvenante. Ne pourriez-vous pas écrire à Benkhausen, et le charger de dire à vos fils vos intentions ? Voilà mon avis à la première vue. Si quelque autre idée me venait, je vous la dirais demain.

Adieu. Adieu. A dater d'aujourd'hui les Adieux valent mieux. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 305. Val-Richer, Vendredi 1er novembre 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1839-11-01.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 29/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1924

Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 1er novembre 1839
Heure8 heures
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionVal-Richer (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 27/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

LISIEUX
1
NOV.
(13)

OR

A la Princesse de Lieven
Rue St Florentin 2
Paris

---

8 heures.

Vous voilà dans le bon
En 1815, à Gand, Louis 18, sortant de son ca
et traversant le salon, le matin même du
où il repartit pour rentrer en France, me
« Eh bien, Mr Guizot, nous voilà du bon côté
la rivière » J'aurai certainement, à vous
retrouver, plus de plaisir que lui à repre
la route de Paris. Que de joies différentes
ce monde, comme de douleurs ! J'en ai e
de toute sorte ; et bien décidément c'est ce
l'affection que viennent les plus vives, les seu
qui aillent toucher jusqu'au fond de l'âme,
l'ébranlent et la satisfassent toute entière.

Je partirai le 13. Il n'y a pas moyen
presser davantage ma mère. Je serai à Pa
le 14 pour dîner, et je vous verrai dans la
soirée. Il fait aujourd'hui un temps affreux,
vent, la pluie, le froid. Il fera beau le 14.

Je voudrais qu'il fît beau après demain
J'ai tout mon Lisieux à déjeuner le jour d
adieux. J'ai refusé absolument leurs dîners,
parties de campagne, leurs bals. Ils m'aur
donné dix rhumes. Ils auront les prémices

305 Du Val-Richer - Vendredi 1 novembre 1839
— 8 heures. 777

2

Nous voilà dans le bon mois. En 1815, à Gand, Louis 18, sortant de son cabinet et traversant le salon, le matin même du jour où il repartit pour rentrer en France, me disait : « Eh bien, Mr Guizot, nous voilà du bon côté de la glissoire » J'aurai certainement, à vous retrouver, plus de plaisir que lui à reprendre la route de Paris. Que de joies différentes en ce monde, comme de douleurs ! J'en ai connu de toutes sortes ; et bien décidément c'est de l'affection que viennent les plus vives, les seules qui aillent toucher jusqu'au fond de l'âme, et l'ébranlent, et la satisfassent toute entière.

Je partirai le 13. Il n'y a pas moyen de presser davantage ma mère. Je serai à Paris le 14 pour dîner, et je vous verrai dans la soirée. Il fait aujourd'hui un temps affreux, le vent, la pluie, le froid. Il fera beau le 14.

Je voudrais qu'il fît beau après demain. J'ai tout mon Lisieux à déjeuner. Ce sont mes adieux. J'ai refusé absolument leurs dîners, leurs parties de campagne, leurs toasts. Ils m'auraient donné dix rhumes. Ils auront les prémices de ma route neuve. Elle est finie. On la livre Dimanche matin à la circulation. Il ne me reste plus à faire qu'une avenue, de la route à ma porte. On la fera cet hiver. L'entrepreneur me la promet pour le 15 Avril prochain. Toutes les plus petites choses sont lentes quand il faut créer !

J'ai envie de quelque chose de M. de Bacourt. Je me crois sûr qu'il a entre les mains, je ne sais comment, tous les papiers du comte de La Marck, (d'Arenberg) l'ami intime de Mirabeau et à qui Mirabeau laissa en mourant presque tous les siens, les plus confidentiels. Je voudrais bien voir ces papiers. Je suis dans Mirabeau jusqu'au cou, par curiosité, après Washington. Croyez-vous que je puisse demander à Madame de Talleyrand de demander cela à M. de Bacourt ? Est-ce convenable ? Ne faut-il pas que je m'adresse directement à M. de Bacourt ?

10 heures

Votre lettre à votre frère est à merveille très douce et très ferme, très précise. S'il a, comme j'en ai peur, oublié ou abandonné vos intérêts sur les points que vous touchez, il en ressentira quelque embarras ..... et quelque embarras est possible.

Je n'hésite pas quant à vos fils. D'après ce que vous avez écrit à votre frère, vous devez

attendre sa ré
Vous écrirez le
partisan de
à toute obs
l'affaire de
votre droit
l'avoir même
moyen d'action
ait répondu
Accueillez que
que vous êtes
de dire attend

i votre f
à Alexandre
par Alexandre
réponse incon
écrire à Benk
fils vos intenti

Voilà ma
autre idée ma

Adieu
adieu. Valent

la lière
Il ne me reste
ute à une
primer sur la
alk la plus
ut crie

M. de Bacourt,
i, je me dis
de La Marck,
beau et à
presque tous
endrai bien
eau jusqu'au
Croyez-vous
Talleyrand
s? Il est
adresse

veille très
Comme j'en
intérêts dis
vention quelque
possible.
le. D'après ce
devez

attendre sa réponse avant de partager le capital. Vous vous le devez à vous même. Je suis un grand partisan de la conciliation. Si vous aviez renoncé à toute observation, il faudrait vider dès le champ l'affaire du capital. Mais vous avez voulu rappeler votre droit méconnu, constater du moins qu'on l'avait méconnu. Le capital est votre seul moyen d'action. Il faut le retenir jusqu'à ce qu'on ait répondu à vos observations, soit pour les accueillir quelque peu, soit pour vous dire nettement que vous êtes liée par l'arrangement et que vous ne devez attendre rien de plus.

À votre place j'écrirais tout simplement cela à Alexandre. Mais comme ce sera Paul qui répondra pour Alexandre, je comprends votre crainte d'une réponse inconvenante. Ne pourriez-vous pas écrire à Benkhausen et le charger de dire à votre fils vos intentions ?

Voilà mon avis, à la première vue. Si quelque autre idée me venait, je vous la dirais demain.

Adieu. Adieu. À dater d'aujourd'hui les adieux valent mieux.